

Des balles...

Saynètes de Mathieu Burger

Résumé : A la fois instrument de jeu et instrument de guerre, la balle symbolise la vie et la mort. Elle symbolise aussi le mouvement, les rebondissements de la vie. Retrouvez ici 10 saynètes drôles et émouvantes, qui ont toutes pour point commun : les balles.

Contact de l'auteur : mathieu_burger@hotmail.fr

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France). Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer.

Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Scène 1 : Des rebonds.

Mathilde, jeune fille au regard vide et à l'attitude renfermée entre en scène, une balle à la main. Elle fait des rebonds au sol avec la balle. Basile, plein de joie de vivre, entre.

Basile : Qu'est-ce que vous faites ?

Mathilde : Des rebonds. Je fais des rebonds.

Basile : Et quel est l'intérêt de faire des rebonds ?

Mathilde : Quel est l'intérêt de le savoir ?

Basile : Il n'y en a pas. Je suis curieux, c'est tout. Je vous vois faire des rebonds, il y a forcément une raison. Vous ne vous êtes pas levé ce matin en disant : « tiens, aujourd'hui, je vais faire des rebonds ».

Mathilde : En revanche, vous, vous vous êtes levé en vous disant : « Je vais trouver un pigeon et je vais lui poser des questions ». Est-ce que je vous en pose moi des questions ?

Basile : Non, mais vous pouvez !

Mathilde : A quoi bon ?

Basile : Pour avoir des réponses ! Moi j'aimerais bien savoir par exemple pourquoi vous faites des rebonds. Vous en faites souvent ?

Mathilde : Tous les jours. Mais pas toute la journée. Quand ça me dit, je prends ma balle, et je la fait tomber par terre.

Basile : Et elle remonte à chaque fois !

Mathilde : Oui, c'est le principe du rebond. Mais parfois, elle dévie, elle part à gauche, à droite. Si y'a des cailloux surtout, c'est un vrai problème les cailloux. Après, ça part dans tous les sens.

Basile : Mais là c'est un peu lassant non, c'est toujours pareil, bien rythmé, certes, je dois avouer que vous avez un don pour le maniement de la balle, mais un peu trop lancinant. C'est comme le moral votre balle, ça baisse, ça remonte, ça baisse ça remonte... *(il mime la gaieté lorsque la balle est en haut, la tristesse quand la balle est bas)*

Mathilde : Vous ne seriez pas un peu fou ?

Basile : Oh si, certainement. Je vous remercie de l'avoir remarqué.

Mathilde : Ce n'était pas un compliment.

Basile : Je le prends comme tel. Etre fou, c'est quand même ce qu'il nous reste pour être heureux ? Vous n'aimeriez pas être folle ? Lâcher prise ? Vous envoler ! Rêver ! Rebondir comme votre balle, mais rebondir d'un monde à l'autre ! Etes-vous folle ?

Mathilde : Non, je ne crois pas.

Basile : Etes-vous heureuse ?

Mathilde : Non, je ne crois pas.

Basile : Vous me prêtez votre balle ?

(Mathilde tend sa balle à Basile qui imite Mathilde dans ses rebonds tristes et monotones)

Mathilde : Je suis comme ça ?

Basile : Exactement comme ça ! *(Mathilde, vexée, reprend sa balle)* Moi aussi j'ai une balle.

Mathilde : Ah bon ? montrez-là moi !

Basile : Elle est dans ma tête.

Mathilde : Et elle fait des rebonds apparemment, ça à l'air de pas mal secouer la haut...

Basile : Ma balle ne rebondit plus, elle est figée ! C'est une balle perdue.

Mathilde : Il faut croire qu'on l'a retrouvée.

Basile : Ne vous moquez pas, elle aurait pu m'emporter ! C'était un mardi matin, très tôt, à l'aube, lors d'une partie de chasse avec mon cousin Victor. Il a visé un sanglier que je m'empressais de charger, je suis passé entre lui et l'animal et la balle s'est figée juste là, au dessus de mon oreille. Les médecins ont préféré me la laisser là-haut, il aurait été trop dangereux de l'enlever.

Mathilde : Je peux la voir ?

Basile : Non, la peau s'est reformée depuis. Il ne reste qu'une cicatrice.

Mathilde : Vous êtes un miraculé !

Basile : En chair et en os ! On m'a tiré comme un lapin, mais je suis toujours là !

Mathilde : Alors nous avons un point commun. Mais, si j'ai bien compris, vous chargiez un sanglier ?

Basile : Evidemment ! Pour l'attraper.

Mathilde : En fait, vous étiez déjà fou avant de prendre une balle...

Basile : Oui, ça m'a calmé. Alors vous ?

Mathilde : Moi quoi ?

Basile : Vous pensez à quoi ? Vous faites des rebonds, des rebonds, des rebonds... vous devez vous poser beaucoup de questions !

Mathilde : Oui, en effet. Mais n'insistez pas, ces questions restent dans ma tête. C'est comme vous avec votre balle ! Mes questions sont bien à l'intérieur, avec une belle cicatrice au dessus.

Basile : Vous êtes, vous aussi, une miraculée ?

Mathilde : Malheureusement.

Basile : Comment peut-on être triste d'être miraculée ? Racontez-moi.

Mathilde : Il y a des gens qui aiment parler. D'autres non. Moi je suis dans les autres.
Laissez-moi.

Basile : Racontez-moi.

Mathilde : Non, je... je Je ne veux pas... Vous, vous parlez, d'accord, moi j'écoute...
Parlez tant qu'il vous chante, j'écouterai...

Basile : Moi j'ai une balle dans la tête et le sourire sur le visage. Vous c'est l'inverse. Votre
sourire se cache mais votre balle est bien visible. Comprenez que ça m'intrigue.

Mathilde : Laissez-moi !

Basile : Juste quelques mots... ça vous fera du bien...

Mathilde : Laissez-moi ! (*en hurlant*)

Scène 2 : Les frères Caboche

Basile sort de scène, Mathilde cours dans un coin de la scène et continue ses rebonds. Mario, Dario et Emilio entrent en scène. Ils recherchent quelque chose

Mario : Bonjour madame !

Dario : Ne lui dit pas madame, tu vois bien qu'elle n'est pas si vieille. Dis lui : « Bonjour Mademoiselle »

Emilio : « Bonjour Mademoiselle » ça fait trop poli, moi je dirais plutôt qu'il faut dire « Bonjour ». C'est sobre et efficace « Bonjour », tout le monde comprend.

Mario : « Bonjour », c'est trop simple, trop fainéant. Je suis pas quelqu'un de paresseux, si j'ouvre la bouche c'est pour dire des belles choses, c'est pas juste pour dire Bonjour.

Dario : Peut-être mais tu vas voir, que si tu dis « Bonjour Mademoiselle » on va croire à une technique de drague un peu foireuse, tu vas passer pour un gentleman, et t'es pas un gentleman. Ça ne t'ira pas.

Emilio : Là il a raison, quand tu parles, il faut que ça te ressemble. Tu peux pas choisir des mots qui vont pas avec toi ! Il faut un minimum de cohérence.

Mario : Alors, quoi, je suis pas cohérent quand j'suis poli ?

Emilio : Pas trop non. Il faut que tu sois poli, mais juste ce qu'il faut, pas plus pas moins.

Dario : A la limite du vulgaire, sans être vulgaire. Tu comprends ?

Mario : Non.

Dario : Bon, c'est pas grave. Tente ta chance. Trouve quelque chose.

Mario : Euh ... Salut !

(Dario et Emilio lèvent les bras au ciel, dépités)

Emilio : « Salut », non mais là on aura tout entendu !

Dario : Tu vois, elle ne répond pas, il aurait fallu dire « Bonjour Mademoiselle », sinon tu fais peur aux gens ! T'es pas bien habillé, t'es pas coiffé, t'as un regard bizarre, alors si t'es pas poli, tu fais peur au gens.

Emilio : Ah mais ça, je lui avais dit de ne pas s'habiller en noir. Ça lui donne une tête de voyou, et puis les chaussettes blanches avec le pantalon noir, ça jure. Alors quand les gens le voit, ils se méfient, c'est normal. Si en plus tu dis « Salut », comme si c'était ton pote, ça peut ne pas aller. Vous n'avez pas gardé les cochons ensemble. C'est pas poli.

Mario : C'est pas poli, c'est pas poli... Vous m'énervez vous, avec vos « c'est pas poli ». J'vais finir par ne plus dire bonjour, je serais peut-être plus poli.

(Mathilde s'en va)

Mario : Attendez !! Bonjour Madame... !

Dario : Non, je t'ai dis « Mademoiselle »....

Emilio : Allez, vite, on va la perdre...

Mario : Bonjour Mademoiselle !

Emilio : Et ben là, y'a plus qu'à lui dire « aurevoir » !

Dario : « Aurevoir » Mademoiselle !

Mario : On a perdu une balle !

(Mathilde se bloque et se retourne vers Mario)

Mathilde : Vous avez-perdu quoi ?

Mario : Une balle.

Dario : Une jolie balle jaune mademoiselle.

Emilio : C'est une jolie balle jaune de jonglage.

Mathilde: Décidemment. C'est la journée des balles perdues.

Dario : Ah bon, vous en avez trouvé des autres ?

Mario : La vôtre est belle également. Mais n'ayez pas peur, on ne veut pas vous la prendre. Nous cherchons notre balle pour jongler.

Emilio : Nous étions en plein spectacle, dans notre final, le public avait le souffle coupé. Tout le monde retenait son attention, quand, tenez-vous bien, Mario a sorti la troisième balle.

Dario : Le temps s'est arrêté. Les enfants avaient les yeux grands ouverts, les parents sortaient les appareils photos pour voir la troisième balle s'envoler et retomber dans nos mains.

Emilio : Quand Mario, imbécile qu'il est, l'a faite tomber sur le sol.

Mario : J'avais les mains moites !

Dario : Toujours est-il que la balle a roulé et que nous courrons après depuis tout à l'heure. Mais pourquoi faites-vous autant de rebonds avec votre balle !? Vous vous ennuyez ?

Emilio : Cherchez donc la balle avec nous ! Vous ne vous ennuierez plus !

Mathilde: Je ne m'ennuie pas. Je n'ai pas vu votre jolie balle jaune de jonglage. Elle n'est pas passée par ici. Je l'aurai vue.

Mario : Et l'autre balle perdue, où était-elle ?

Mathilde : Dans un cerveau.

Emilio : La pauvre, elle délire. Elle est folle.

Dario : Vous vous sentez bien ?

Mathilde: Moi, je me sens bien oui. Allez chercher votre balle ailleurs. Vous parlez trop. Je vous conseille de vous taire, et de chercher.

Mario : Nous sommes en spectacle ce soir, il nous faut cette balle.

Dario : Nous ne pouvons tout de même pas faire sans !

Emilio : J'imagine la presse demain matin : « Les frères Caboche : le spectacle à deux balles »

Scène 3 : La duchesse et le peintre

La duchesse : La mienne a servi à amuser le chien de Louis XVI, il s'appelait Rex et tout le monde, dans l'entourage du roi, connaissait et respectait cette balle.

Justine Flanel : Et ?

La duchesse : Elle est à moi maintenant. La balle du chien de Louis XVI est ma propriété ! J'ai dans mon patrimoine un objet royal !

Justine Flanel : Oui, enfin, c'est la balle d'un chien. Il a passé son temps à baver dessus. Alors certes, c'est de la bave royale, mais c'est de la bave quand même.

La duchesse : Quel ingrat vous faites ! Cela vous arracherait la bouche de reconnaître que j'ai le privilège d'avoir ce magnifique objet. La jalousie rend les gens méchants.

Justine Flanel : Et les objets rendent les gens bizarres. Enfin, vous en êtes fière de cette balle ?

La duchesse : Ce sera la plus belle pièce de mon exposition. J'invite, la semaine prochaine, les curieux à venir admirer ma collection de balles ! J'ai des centaines de modèles, des gens viennent du monde entier pour les découvrir.

Justine Flanel : Celle-là, vous ne l'avez pas !

La duchesse : Non, mais c'est tant mieux ! Qui voudrait d'une vieille balle déchiquetée ?

Justine Flanel : Moi. Elle ne me quitte pas. Si vous connaissiez son histoire...

La duchesse : Quelle histoire ?

Justine Flanel : C'est la balle du chien de Napoléon.

La duchesse : Pardon ?

Justine Flanel : C'est la balle du chien de Napoléon. Un petit yorkshire qui s'appelait Elliot, qui a accompagné Napoléon sur toutes les batailles : Austerlitz, Waterloo, Trafalgar... Elliot était envoyé en repérage, dressé par l'Empereur lui-même pour aller étudier la position des ennemis. Si le chien revenait avec la balle dans la gueule, il fallait attendre. S'il lâchait sa balle, c'était le signal ! Tous à l'attaque ! Cette balle est une légende.

La duchesse : Elliot ?

Justine Flanel : Lui-même ! Enfin, sa balle. C'est Elliot qui a fait la grandeur de l'Empire Français.

La duchesse : Mais, comment auriez-vous pu récupérer cette balle ? Comment un Comment dire.. Un « vagabond » dans votre genre pourrait avoir en sa possession la balle d'Elliot, le chien de Napoléon ?

Justine Flanel : Je ne suis pas un « vagabond », madame la duchesse, je suis un peintre. Et l'un de mes premiers clients, il y a des années, était un descendant lointain des Bonapartes qui n'avait hérité que de cette pauvre petite balle. Je l'ai trouvée belle, il me l'a offerte en me racontant son histoire.

La duchesse : Combien pour me la céder ?

Justine Flanel : Rien du tout, c'est une balle qui compte beaucoup pour moi.

La duchesse : Allons, soyez raisonnable, je vous en propose un bon prix... disons 1000 euros. Marché conclu ? Comment dites-vous, les pauvres ? « Tapez-là » ?

Justine Flanel : Je ne taperais nulle part, c'est un souvenir, cette balle a fait avec moi le tour du pays, elle est remplie d'histoires et d'anecdote, ça vaut tous les billets du monde.

La duchesse : 2000 euros pour la balle d'Elliot.

Justine Flanel : je vous rappelle que c'est un Yorkshire impérial.

La duchesse : 2500

Justine Flanel : Nous avons gagné Rivoli grâce à lui.

La duchesse : 3000

Justine Flanel : Napoléon lui-même lançait cette balle pour amuser Elliot !

La duchesse : 5000, c'est mon dernier prix.

Justine Flanel : C'est d'accord. Mais partez vite, ça me brise le cœur. Tant de souvenirs, de joies, de douleurs, d'amour, de peines qui s'en vont avec cette balle. Madame la duchesse, accordez-moi une faveur ! Ecrivez sur un petit panneau « Cette balle a été offerte généreusement par Justine Flanel, peintre contemporaine »

La duchesse : Offerte moyennant 5000 euros, vous ne manquez pas de toupet...

Justine Flanel : S'il vous plait.

La duchesse : C'est d'accord, voici votre argent. Passez donc voir mon exposition, la balle d'Elliot y sera en bonne place ! Je me vois déjà présenter à la presse cette trouvaille : La trouvaille du siècle !

Justine Flanel : Partez avant que je ne change d'avis... Elle me manque déjà.

La duchesse sort de scène, ravie de son acquisition. Justine Flanel sort de scène de l'autre côté.

Scène 4 : Brise glace

L'épicière, folle de rage, entre sur scène, une balle de base-ball à la main.

(au public) A qui est cette-balle ? Je répète : A qui est cette balle ? Bien entendu, elle ne va être à personne ! Elle a atterri dans la devanture de mon magasin et a fracassé la vitre en mille morceaux, mais personne ne sait d'où elle est partie ! Je vous laisse 20 secondes ! Si dans 20 secondes, pas une de plus et croyez-moi je sais compter, donc si dans 20 secondes le fautif ne s'est pas désigné, je lance cette jolie balle de base-ball au hasard, les yeux fermés, dans le public. Je suis désolée par avance pour le malheureux perdant qui sera soit assommé, soit édenté, mais au nom de l'exemplarité, je ne peux pas laisser un tel acte impuni ! Si la balle n'avait fait que briser la vitrine de mon épicerie... mais que dire de la pauvre Madame Laguigne qui a le nez fracturé et qui a perdu 2 dents alors qu'elle était en train de régler sa facture du jour ?

Au nom de la justice, et Dieu sait que je ne fais plus confiance à la justice de notre pays, je veux le coupable ! Par défaut, si celui-ci n'a pas la fierté de venir face à moi rechercher sa balle et s'excuser, j'exécuterais donc ma sentence, et l'un d'entre vous sera assommé pour l'exemple. Si la justice nationale n'intervient pas, moi, j'interviens ! J'instaure le principe de la délation, n'ayez pas peur, une petite dénonciation n'a jamais fait de mal à personne... Et puis, ne voyez pas cela comme de la délation, mais plutôt comme de la solidarité envers une petite épicière de quartier martyrisée par la jeunesse de son voisinage ! Ensemble, agissons ! Mon épicerie a subi un acte de vandalisme volontaire, je suis assiégée telle la France qui a été occupée durant des années et dont la République et aujourd'hui trop faible pour se faire obéir.

Alors ... Qui ???

Très bien... 20.... 19....18.... Ne soyez pas stupide... faites-moi juste un geste, un petit clin d'œil suffira, je comprendrais.... 14...13...12... Si ça peut vous éviter d'être assommé... édenté.... 11...10...9... imaginez-vous avec une pommette fracturée...5...4...3... Autant que ce soit le vrai coupable qui prenne non ?

Léa entre sur scène

Léa : Maman !

L'épicière : C'est pas le moment Léa, va te planquer, ça va chauffer ! J'en étais où ? 3... 2...

Léa : Mais Maman, rend moi ma balle !

L'épicière : Pas maintenant, j'suis occupée (*s'apprête à lancer la balle*) Rend-moi ma quoi ?

Léa : Ma balle. J'ai pas fais exprès, on jouait et j'ai lancé trop fort, j'avais pas cassé la vitrine moi !

L'épicière : Oh, ma pauvre chérie. Mais ne t'en fais pas, c'est rien, une maladresse ça arrive à tout le monde, enfin. On va appeler l'assurance et puis c'est tout. Allez, c'est rien va... On ne va pas faire un drame pour si peu.

L'épicière et Léa sortent de scène

Scène 5 : Lettre à Lucie

Arthur est au sol, fatigué, couché, il écrit péniblement à la lumière d'une bougie. Lucie lit la lettre assise sur une chaise, effondrée.

Arthur : Verdun, le 12 avril 1916

Ma chère Lucie, je t'ai juré de te dire la vérité, de te raconter chaque détail pour que tu puisses imaginer ce que je vis. Mais la vérité est indescriptible. Je ne me souviens pas d'avoir été un jour au sale, d'avoir aussi faim et aussi peur.

Lucie : J'ai peur. Je ne sais plus vraiment si je rentrerais un jour à la maison. Les soldats tombent au front sous les éclats des obus allemands, et s'ils n'ont pas la chance de mourir sur le coup, ils sont blessés et hurlent à mourir. Ces cris me hantent, jours et nuits.

Arthur : Ces cris de mes amis, des simples gens comme moi à qui l'on demande d'être des héros. Et moi, ma chère Lucie, je suis de ces soldats. Hier, les généraux ont ordonné une attaque, plus de 3000 d'entre nous sont tombés.

Lucie : Le bruit des obus nous fracasse les oreilles, ils s'envolent dans le ciel et viennent exploser à nos pieds. Nous prions pour qu'ils rebondissent et que tout cela ne soit qu'un jeu, mais rien ici ne fait penser à un jeu.

Arthur : Je t'envoie dans cette lettre une balle, garde-là en souvenir de moi, si je ne reviens pas. Demain, je vais être dans les soldats de la première ligne. Quand tu recevras cette lettre, je ne serais peut être plus là.

Lucie : Sois forte si un malheur devait m'arriver, ne pleure pas. Garde cette balle à ton cou, je l'ai embrassé mille fois en pensant à toi. Si je ne rentre pas, dis à Charles que son père est mort en héros pour son Pays.

Arthur : A toi ma bien aimée, je te reverrais ici ou dans un autre monde... Arthur

Scène 6 : Jongleur et ramasseur

Le jongleur : Mais qu'est-ce que vous attendez-comme ça ?

Le ramasseur : Et bien j'attends qu'une balle tombe ! Vous me narguez depuis tout à l'heure, je suis là à regarder votre petit numéro et à attendre comme un abruti.

Le jongleur : Un abruti, oui, ça j'avais remarqué. Mais c'est bien la première fois que quelqu'un se plante là à attendre qu'une balle tombe. Ça n'a pas de sens.

Le ramasseur : Les balles qui tombent, c'est ma spécialité. Au premier rebond qu'elle va faire sur le sol, je lui saute dessus.

Le jongleur : Mais vous êtes qui ?

Le ramasseur : Julien. Ramasseur de balle officiel de Roland Garros.

Le jongleur : Ramasseur de balles. En voilà une idée. Vous gagnez votre vie avec ça ? Vous êtes payés au nombre de balles que vous ramassez dans une journée ?

Le ramasseur : Je ne fais pas ça pour l'argent, c'est une question de réflexe, une sorte de déformation professionnelle si vous préférez. Alors quand je vois un guignol comme vous qui s'amuse à envoyer des balles en l'air avec le sourire jusqu'aux oreilles pour bien me faire comprendre qu'elles ne tomberont pas ! ça m'énerve !

Le jongleur : Alors voyez-vous, de mon côté, moins elle tombe, et plus je suis payé. Mais bon, loin de moi l'envie de vous mettre au chômage ! Vous voulez que je fasse tomber une balle pour vous faire plaisir ?

Le ramasseur : Oh ! Vous feriez ça pour moi ?

Le jongleur : Vous me la rendez ?

Le ramasseur : C'est ma mission !

Le jongleur : Alors soyez prêts ! *(Il jongle et fait exprès de faire tomber une balle, le ramasseur s'empresse d'aller la chercher, comme sur un court de tennis)*

Le jongleur : ça me pose un souci.

Le ramasseur : Comment ça ? J'ai été trop long ? Vous préféreriez que je rapporte la balle dans l'autre main ?

Le jongleur : Non non, vous avez été parfait. La gestuelle est magnifique, la vitesse d'exécution remarquable. Je n'aurais pas fait mieux. Mais c'est un peu humiliant non ?

Le ramasseur : Je peux me faire plus discret encore si vous voulez, on me l'a appris au stage des ramasseurs.

Le jongleur : Non, mais je disais ça pour vous. En fait, ça me fait penser à... ne le prenez pas mal, ça n'a rien de personnel... mais ça m'a fait penser à un cabot qui court après une balle pour la ramasser à son maître...

Le ramasseur : Vous avez l'esprit un peu tordu. Je me contente de faire ce que l'on m'a appris, pour la noblesse du sport, le tennis ! C'est un honneur de servir ces joueurs. Ce sont des sportifs de haut niveau vous savez, dans des conditions physiques exceptionnelles !

Le jongleur : Pas assez exceptionnelles pour ramasser une balle. Vraiment ça me gêne.

Le ramasseur : Ne le soyez pas, je serais ravi de venir avec vous, de vous suivre et de ramasser vos balles...

Le jongleur : Vous plaisantez, je vous le répète, on dirait un chien qui obéit à son maître !

Le ramasseur : Adoptez-moi !

Le jongleur : Je n'aurais même pas de quoi vous payez ! Et puis c'est vicieux pour un jongleur d'avoir une personne qui ramasse ses balles, ça risquerait de m'inciter à les faire tomber !

Le ramasseur : Je peux attendre des heures, immobile, je suis formé pour ça !

Le jongleur : Et puis imaginez dans le milieu du spectacle, si j'arrive sous les chapiteaux en me présentant avec un ramasseur de balles : on va me prendre pour un débutant ! Je ne suis pas censé les faire tomber. Trouvez-vous quelqu'un d'autre. Il y a bien d'autres personnes qui font tomber des balles non ?

Le ramasseur : Pas tant que ça. Hier après-midi, j'ai ramassé la balle d'un joueur de golf, juste avant qu'elle ne tombe dans un trou. J'ai évité le pire, la balle aurait été perdue à jamais, et croyez moi, il a fallu courir vite du point de départ jusqu'au trou, ça prend une de ces vitesses ces balles !

Le jongleur : ça n'a pas du plaire au joueur ?

Le ramasseur : Pas du tout, quelle ingratitude. Une si belle course pour n'avoir comme remerciement qu'un coup de club dans le postérieur... Il n'a pas dû aimer la façon dont je lui ai rendu la balle.

Le jongleur : Renseignez-vous un peu tout de même sur les règles du jeu, ça peut vous servir... Et puis, faites-vous une raison, une balle c'est fait pour rebondir, pour rouler, il faut la laisser vivre un peu.

Le ramasseur : Il faut surtout la protéger. Vous savez, le monde est si dur. Dans mes mains, la balle est tranquille, assurée d'être bien à l'abri. Vous auriez envie de finir dans un trou vous ?

Le jongleur : Je finirais de toute façon dans un trou. Mais si avant tout ça, je pouvais voler, rebondir rouler, je le ferais, plutôt que de rester niché bien à l'abri.

Scène 7 : Balles anti-stress

Quatre personnages se concentrent en ayant les yeux fermés et en serrant des balles anti-stress autour du prof, qui est debout et qui anime la séance.

Le prof : Chers amis, c'est dans la relaxation la plus profonde que démarre cette séance... Ressentez au plus profond de vous les énergies positives qui envahissent votre corps et qui peu à peu, vous font oublier toutes les petites angoisses du quotidien...

(Le téléphone de Christine sonne, tous les participants râlent)

Aline : Mais c'est pas vrai ça ! Franchement, il faut être vraiment nulle pour oublier d'éteindre son téléphone pendant une séance de relaxation !

Amélie : C'est la règle numéro 1 ! C'est pas compliqué quand même, y'a un bouton sur lequel il faut appuyer et c'est éteint ! Non, il te faut un mode d'emploi ??

Clémence : Moi j'ai pas une thune, je paye la séance 45 euros pour 1 heure et je perds un quart d'heure à cause de tes ...

Le prof : Massez vos balles ! Attention mes amis, ne nous laissons pas perturber ainsi. Il est vrai que ce petit incident nous a tous un peu énervés, mais n'oublions pas le but de notre séance ! Nous voulons nous relaxer. Christine, veux-tu dire un mot pour t'excuser avant que nous ne reprenions ?

Christine : Allez-vous faire voir.

Le prof : Hum Hum... Bien... Il est intéressant que les choses soient bien claires entre nous tous. Reprenons. Fermez les yeux et écoutez ce que vous dit votre corps et votre esprit.

Amélie : Mon corps me dit que j'ai faim.

Le prof : Faim de la vie ?

Amélie : Non, faim de Nutella. J'ai le ventre qui gargouille et j'ai rien mangé depuis ce matin alors là, j'ai faim.

Pour obtenir la fin du texte, contactez-moi : contact@mathieuburger.fr